

# Retour aux sources (du crime)

A propos de « Apocalypse now » de Francis Ford Coppola

Mon récent séjour au Vietnam m'a remis en mémoire « Apocalypse now », le fameux film de Coppola que j'avais vu peu après de sa sortie en 1979. J'en avais utilisé un extrait dans mon film sur ce séjour asiatique « La marque sur le territoire » :

(<https://www.youtube.com/watch?v=QP39yRxchto&t=699s>)

et ça m'avait donné envie de le revoir en entier. Bien m'en a pris. Quand je l'avais vu, en 1980, je n'avais ni le recul, ni les moyens dont je dispose aujourd'hui.

En 1968, la guerre du Vietnam fait rage, et c'est une absurdité : voilà essentiellement le propos de Coppola. J'ai moi-même été frappé de cette absurdité lors de mon voyage au Vietnam. Les Vietnamiens se sont battus, certains pour imposer le communisme, d'autres pour empêcher cela, avec l'aide des américains. Comme on le sait, le communisme a triomphé, puis après quelques années de difficultés économiques effroyables, allant jusqu'à la famine, le gouvernement, tout en restant apparemment communiste, est repassé au capitalisme. Résultat : la prospérité et un taux de croissance qui dépasse celui de la Chine. De la pop music, du rock et du rap plein des rues, le dollar accepté partout, presque devenue la monnaie du pays. Alors, rétrospectivement, pourquoi tous ces morts, ?

L'absurdité, c'est ce colonel de cavalerie qui porte fièrement un chapeau comme celui des westerns, avec les deux sabres croisés qu'il a aussi fait peindre sur le devant de son hélicoptère, car il a aussi remplacé les chevaux par des hélicoptères.





Après une charge sur un village Viet, un blessé agonise, les tripes à l'air. Le traducteur vietnamien dit : il veut de l'eau, mais c'est un sale Viêt-Cong, il faut l'achever. Allons, dit le colonel, humain jusqu'au bout des ongles, on ne va pas faire ça, et il tend sa gourde au mourant. Alors un soldat vient l'interrompre : mon colonel Johnson est là, dans notre bataillon ! le colonel se relève aussitôt : Johnson ? l'as du surf ? – lui-même ! – amenez-le moi immédiatement !

Il en oublie et sa gourde et l'agonisant. Car c'est un fan de surf. Il n'est pas chaud pour accompagner le capitaine Willard à l'embouchure de la rivière qu'il doit remonter pour sa mission secrète. Mais lorsqu'on lui apprend qu'à cet endroit, une barre dans l'océan atteint les 2m de haut, il veut voir Johnson faire du surf là-dessus ! et il ordonne la charge sur le village Viêt-Cong : pour du surf !



Accessoirement, il remplit sa mission de déposer le capitaine Willard à pied d'œuvre.  
Et c'est la fameuse charge au son de de la musique de Wagner, « la chevauchée des Walkyries », qui reste un moment culte de l'histoire du cinéma mondial.



L'absurdité, c'est lorsque, remontant la rivière, le commandant de la vedette veut contrôler une jonque qu'ils croisent par hasard. Willard lui dit de laisser filer, ce n'est pas la priorité. Non, le commandant insiste, c'est son boulot ! et pendant la fouille de ce pauvre bateau, le mitrailleur trop nerveux, appuie sur la gâchette, et descend tout le monde. Pourquoi ? pour rien. Une jeune fille bouge encore dans le fond de la jonque : elle n'est que blessée. Aussitôt l'un des soldats veut s'en occuper, la sauver. Ah oui, on lui tire dessus et ensuite, on veut la soigner ! Logique, non ? Willard qui avait demandé qu'on laisse passer, l'achève d'un coup de pistolet. Logique, non ?

Alternance de folie meurtrière et de compassion.

Nous sommes alors plongés dans la mission secrète du capitaine Villard. Un brillant officier américain, Kurtz, s'est dissocié de l'armée américaine et poursuit sa guerre tout seul à sa façon : radicale, cruelle, sans pitié. A l'inverse, les officiers de l'armée régulière veulent continuer à faire preuve de l'humanité dont je viens de donner des exemples, avec le surfeur et le mitrailleur nerveux. Il faut donc éliminer Kurtz. Moyennant quoi, on peut continuer à envoyer les B52 écraser le nord sous les bombes avec bonne conscience. Il est clair que ce n'est ni radical, ni cruel, ni sans pitié.

Bref, Willard est chargé de ça : tuer Kurtz. Mission ultra secrète bien sûr : il ne sera pas dit que l'armée américaine a ordonné la mort d'un officier américain, fût-il dissident. Villard est un type un peu désabusé. Il sort d'une sorte de dépression. Il était rentré au pays pour y retrouver sa femme, et elle veut divorcer. Et puis, le pays, c'est plus ça, il ne le reconnaît plus. Il avait hâte de revenir au Vietnam. Et le Vietnam, c'est pas ça non plus, vu ce qu'il s'y passe. Il est donc dans une certaine placidité. Il a une mission, ça l'occupe. Ça lui évite de tourner en rond, rond d'alcool sous le rotor du ventilateur de sa chambre. Mieux vaut le rotor des hélicoptères, même s'ils chargent pour que le champion de surf puisse tester la barre.

Quand enfin il rencontre Kurtz, celui-ci d'une voix lente, crépusculaire, lui explique le pourquoi de sa radicalisation.



Lorsqu'il était dans les unités spéciales, ils étaient allés vacciner les enfants d'un village contre la polio. Sur le retour, un villageois les avait rattrapés, affolé, insistant pour qu'ils reviennent. Ils sont revenus, et sur la place du village ils ont vu... une montagne de petits bras. Les Viêt-Cong étaient passés après eux et avaient coupé tous les bras vaccinés.

Là, dit-il, il avait compris : le génie de ces gens-là, c'est de faire la guerre totalement, sans le prétexte d'humanité que se donnent les américains. Si la guerre, c'est l'horreur, alors allons jusqu'au fond de l'horreur. C'est ainsi qu'il s'est engagé dans cette voie.

J'ai remonté le Mékong, et au bout, j'ai visité Angkor. J'ai fait un peu le même trajet que la capitaine Willard qui remonte, lui, une rivière plus petite, mais franchit aussi la frontière du Cambodge et trouve Kurtz dans une refuge qui ressemble furieusement à Angkor. Il en a fait le quartier général de ses troupes et le lieu est parsemé de croix sur lesquelles sont attachés les cadavres des ennemis. Le débarcadère est une floraison de crânes plantés sur des piquets.

Mais surtout, j'ai fait le même trajet fantasmagique, qui me donne une clef d'interprétation de l'ensemble du film, bien au-delà du factuel que je viens de proposer. Je ne dis pas que c'est LA clef, mais c'est celle qui me donne une compréhension plus profonde.

Qu'est-ce que l'horreur absolue, qui a fait basculer Kurtz dans le radicalisme ? les petits bras coupés. La cruauté qu'il y a à laisser quelqu'un vivant et mutilé. Un enfant, surtout. Pour moi, c'est une allusion inconsciente à la castration, qui est pire que la mort.

Dans sa remontée de la rivière, Willard est tombé sur un spectacle donné pour le réconfort des troupes américaines. Des filles en bikini, qui, aussitôt débarquées d'un hélicoptère (encore lui) se trémoussent sur scène au son d'un rock endiablé pour exciter le bidasse. L'une des filles est cadrée en contre plongée, avec pour seul arrière-plan le rotor de l'hélicoptère qui, au niveau apparent de ses hanches, continue de tourner lentement : ça coupe, ça coupe, ça coupe... une femme, voilà ce qui rappelle la castration et qui donne aux jeunes mâles l'envie de prouver qu'ils en ont en se jetant sur elle.

Dans un des hélicos qui se précipitait à la charge contre le village Viet, l'un des soldats demande à un autre, désignant un troisième : pourquoi il s'assoit sur son casque ? – parce qu'il n'a qu'une paire de couilles. Du coup, les autres s'assoient aussi sur leur casque. C'est plus important que la tête.

Des centaines de fois, j'ai remonté en rêve la rivière qui mène à l'utérus de ma mère, pour la niquer ou, aussi bien, pour m'y lover, phallus d'icelle, ou pour y retrouver le phallus que j'y avais oublié. C'est le lieu de l'origine et donc le lieu de la castration : c'est là que s'est décidé mon sexe, et mon appartenance à l'humanité fait que cela n'a rien de définitif. L'anatomie n'est qu'un support à fantasmes.

Angkor témoigne d'une civilisation disparue, dont on sait très peu de choses. Il n'y a pas d'écritures sur les murs, seulement des images. Le plus que nous savons, nous l'avons appris par des lettrés chinois qui ont fait le voyage, au quinzième ou au seizième siècle. La nature a pris possession du lieu comme le refoulement s'est emparé de la mémoire. J'ai montré dans mon film certains bas-reliefs qui ne laissent aucun doute sur la cruauté du sort réservé aux prisonniers de cette époque florissante de l'empire Khmer. Angkor se pose donc en métaphore d'un passé oublié, mais cruel.





Kurtz s'est entouré d'une armée qui semble composée essentiellement d'indigènes vivant sur des traditions encore plus reculées que les habitants d'Angkor dont ils occupent l'espace. Autre métaphore de l'origine.

A la fin du film, c'est au moment d'une cérémonie de ces indigènes que, dans un lieu à part, Willard va tuer Kurtz. La réalisation entrelace les deux scènes, alternant l'une et l'autre. La machette s'abat au même moment sur le buffle, sacrifice des indigènes et sur Kurtz, sacrifice de l'armée américaine pour sa bonne conscience.

Le sacrifice, tous les peuples en ont ressenti la nécessité. C'était d'abord, partout, des sacrifices humains. Puis les animaux ont remplacé les hommes. Et enfin, un symbole, l'hostie par exemple, remplace toute exécution d'être vivant. Cela retrace toute la longue histoire de l'accession de l'homme au symbole. Pour que celui-ci soit efficace comme tel, il faut tuer la Chose, comme l'enfant qui jette un jouet au loin afin de s'assurer d'une maîtrise non sur l'objet, mais sur son symbole, sa représentation.

Kurtz est donc remonté aux origines de l'humanité, comme on remonte dans le ventre de la mère. Willard l'a suivi, de plus en plus semblable à lui au fur et à mesure qu'il lit son dossier et qu'il découvre un homme, c'est-à-dire un humain avec une logique. Kurtz a systématisé le sacrifice, comme les aztèques et les mayas. Au fond, c'est peut-être moins absurde que cette guerre où on prend un village pour pouvoir faire du surf, où on fait alterner meurtre et compassion. Plus de compassion. On massacre. Et comme on n'a aucune maîtrise sur le symbole, c'est sur les corps que s'exerce la maîtrise. Régression du symbole à la Chose.

Le symbole dernier, à l'origine au fond du ventre de la mère, c'est la castration. Les bras coupés. Les phallus coupés. Les corps coupés de la mère au moment de la naissance. Tuer le père pour prendre sa place, couper les membres pour s'assurer qu'on ne nous en coupera aucun, surtout pas le plus important. Être actif plutôt que passif.

Les indigènes vouaient un véritable culte à Kurtz. Mais lorsque Willard sort du temple, la machette sanglante à la main, ils font silence et s'agenouillent devant lui. Ils sont prêts à adorer un nouveau maître. Là s'achève son identification au père. Mais ça ne l'intéresse pas, pas plus que de rentrer au pays ou de rester là. Il a accompli sa mission, il s'en va.

Lors de son premier débarquement sur une plage au moment de rejoindre l'escadron de cavalerie, Willard tombe sur une équipe de journalistes télé qui filme les soldats tandis que leur patron crie : « ne regardez pas la caméra, avancez ! ». Ascension cette fois de la chose au



symbole par une mise en abyme : c'est Coppola lui-même qui se met en scène en train de tourner le film. Le « journaliste » qu'il incarne voudrait que son docu fasse « vrai », en enjoignant aux personnages de ne pas regarder la caméra. Dans le refoulement, il s'agit de ne pas regarder l'horreur. C'est pourtant ce qu'il va nous montrer dans une fiction plus vraie que nature. « L'horreur », c'est le dernier mot prononcé par Kurtz avant de mourir. Un mot qu'il aura passé la dernière partie de sa vie à en mettre scène, comme pour la maîtriser, comme pour maîtriser la castration.

31 juillet 2019